



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Radicalisation / Farhad Khosrokhavar
éd. Maison des sciences de l'homme, 2014
Cote 60.341

L'auteur est particulièrement bien outillé, de par son expérience personnelle, ses écrits antérieurs, les enquêtes auxquelles il s'est livré, notamment en milieu carcéral, pour traiter des aspects relativement récents et islamistes du phénomène et des processus de la « radicalisation ».

Quelques mots de présentation pour le lecteur peu familier de la Maison des sciences de l'homme. Farhad Khosrokhavar est d'origine iranienne. Après avoir poursuivi en Iran études primaires et secondaires, il vient entreprendre en France, en 1970, une thèse de philosophie à l'intitulé peu représentatif de ce qui constituera plus tard ses axes de recherche : « Du rapport entre finitude et vérité chez Heidegger ». Puis, en 1975, il se tourne vers la sociologie et prépare une autre thèse, « Modernisation et appareil d'État en Iran », terminée en 1977, avant la révolution qui renverse le Chah. Il enseigne la sociologie en Iran jusqu'en 1987, année où il part aux États-Unis. Remarqué par Alain Touraine, il entre à l'EHESS, se partage entre la France et les États-Unis et publie aussi bien en français qu'en américain.

Il livre au début des années 1990 un gros ouvrage, « L'islamisme et la mort », résultat d'une enquête approfondie sur les enfants martyrs de la sanglante guerre Irak/Iran. En 2002, entre autres ouvrages aux titres significatifs, paraît « Les nouveaux martyrs d'Allah ».

Ces quelques exemples d'une abondante bibliographie n'en sont pas forcément les plus représentatifs. Ils expliquent cependant bien pourquoi cet auteur a des titres à s'expliquer et à nous expliquer la « radicalisation ». En américain : « Jihadist ideology. The Anthropological Perspective » (2009), un autre titre, en 2015, « Le Jihadisme », coécrit avec David Benichou, renforcent les présomptions que nous avons ici un auteur qui sait de quoi il parle. Et l'on respectera l'orthographe du mot qu'il privilégie, tout aussi légitime que d'autres, tel le « djihad ».

On excusera cette introduction à la recension d'un ouvrage particulier mais il était important de le situer à la fois dans le temps et dans la réflexion de long terme, réflexion appuyée par une connaissance approfondie du sujet.



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

Écrit et publié peu de temps avant les attentats « Hara-Kiri », on est frappé d'y trouver par avance une explication convaincante de leur origine, de leur déroulement. De l'aspect à la fois très individuel pour ne pas dire individualiste des acteurs. Et de l'environnement encourageant, voire complice, lointain (« les commanditaires ») et proche (les complices actifs ou passifs) dans lequel ils ont préparé leur action.

Mais il ne s'agit pas ici d'un ouvrage universitaire, l'appareil critique est plutôt mince. C'est donc plus un essai, écrit parfois au « fil de la plume », un reportage vivant qui appelle la réflexion du lecteur sans qu'il soit fait appel à quelque érudition savante que ce soit. Soit le lecteur honnête homme mais suffisamment informé pour entrer dans le jeu sans arrière-pensée.

On lira par exemple, avec un certain amusement, les pages 93 et suivantes, dans lesquelles l'auteur décrit un trio explicatif selon lui de diverses voies de radicalisation : le Blanc, le musulman plus communément appelé l'« Arabe » et le Petit Blanc. Le premier est le vrai « Blanc », solidement installé dans une aisance économique, des conditions d'habitat raisonnablement confortables (ou très), bref le modèle de référence, envié et en même temps détesté par les deux autres catégories. Puis il y a les « Arabes » ou les musulmans qui, souvent résident dans des quartiers à problème et souvent également chôment mais ont conservé pour une bonne part un environnement communautaire encore structuré. Il y a enfin le « Petit Blanc » (ou, comme le dit l'auteur, « le Blanc merdeux »), lui aussi rejeté à la marge des quartiers difficiles, méprisé et marginalisé par le « vrai » Blanc, détesté et méprisé par les « Arabes » parce qu'il est le contre-modèle du « vrai » Blanc, à la fois envié et contesté, radicalement tenu à l'écart par les uns et les autres, non sans haut-le-cœur pour la catégorie dominante, non sans conflits relevant de la « baston » pour les deux autres catégories.

Outre l'originalité de cette approche (que l'on peut évidemment non pas contester mais qu'il serait bon d'approfondir et d'étayer), elle illustre la façon dont les uns et les autres se « radicalisent ».

Se radicalisent à la marge car, c'est l'un des thèmes majeurs de la réflexion de l'auteur, la radicalisation entraînant le recours à la violence n'est que rarement un phénomène de masse en Occident, on y reviendra à propos du chapitre de l'ouvrage consacré à « la radicalisation islamiste dans le monde musulman ».

Des idéologies, parfois répandues sur le plan politique ou culturel, peuvent être qualifiées de radicales. Le passage de certains de leurs adeptes à la violence des actes fut historiquement et même récemment tout à fait marginal poussant à l'action peu de personnes, de quelques dizaines à quelques centaines. Car dès lors qu'il serait « de masse », on entrerait dans une autre logique historique et sociologique, celle de la révolution et des contre-révolutions

Dans un second chapitre consacré à l'histoire de la radicalisation, Farhad Khosrokhavar rappelle une histoire ancienne, celle de la secte des « Assassins », et des événements plus récents : le terrorisme anarchiste de la fin du XIX^e siècle et des débuts du



Académie des sciences d'outre-mer

XX^e, manifestation d'un anarchisme « radicalisé, », sectaire et clandestin, pour les petits groupes les plus violents opposés aux autoritarismes et dictatures ou simplement aux autorités « légitimes » de leur temps, auteurs d'attentats qui coûtèrent la vie à Alexandre II (1881), Sadi Carnot (1894), l'impératrice d'Autriche (1898), le roi d'Italie Humbert (1900), le président américain McKinley (1901).

Cette « radicalisation » anarchiste n'est pas le fait de marginaux mal insérés dans leur société mais souvent d'individus d'origine au moins modeste, voire aisée. Leur sectarisme est produit par une structure qui doit rester secrète, à laquelle l'individu une fois engagé doit se soumettre et ne peut s'en dégager sous peine d'exécution.

Les lointains descendants de cet anarchisme sectaire disparu au fil des décennies, faute de combattants, sont représentés, en Europe, dans les années 1970-1980 par une extrême gauche violente et toujours marginale par rapport aux gauches qui ont opté pour des luttes politiques plus encadrées par les grandes règles de la démocratie moderne : les Brigades Rouges, la Fraction armée rouge, Action directe. Elles n'ont jamais mobilisé plus de quelques dizaines de « militants », voire quelques centaines pour le groupe italien. La méthode violente est justifiée, à leurs yeux, par la conviction que leur « ennemi » - le grand patron, le général, le leader politique - est impitoyable et que leur action sera de nature à réveiller le peuple et à le convaincre de suivre.

Il convient cependant de préciser le sens des mots et il n'y a pas homonymie entre radicalisation et terrorisme. Le processus de radicalisation peut conduire l'individu ou le groupe radicalisé à s'exprimer par des actions terroristes. L'on sait bien cependant que les terroristes des uns sont les résistants ou les martyrs ou les héros des autres. Il existe pourtant, de façons différentes selon le contexte, une interrelation entre les deux processus.

Pour compléter ce tableau d'exemples d'histoires déjà anciennes ou plus récentes, Farhad Khosrokhavar retrace en quelques pages les étapes récentes de la radicalisation islamiste dans le monde musulman, du fait « du cumul de l'humiliation arabe et musulmane et de la permanence des autocraties ». Avec ses spécificités sunnites d'une part, chiïtes de l'autre. Dans un contexte d'apparition de classes moyennes et éduquées, réduites à supporter les conditions des classes inférieures et peinant donc à atteindre le niveau de vie qui leur paraîtrait normal, réticentes à tolérer les autoritarismes et les corruptions qui les accompagnent,

Ayant ainsi resitué le phénomène de la radicalisation violente dans une sorte d'arbre généalogique (non au sens de parenté mais à celui de communauté de démarche), l'auteur se lance dans l'analyse d'une espèce particulière de radicalisme et de son expression violente, la radicalisation : celle qui concerne l'Islam et certains musulmans, de naissance et de milieu et, plus rarement mais significativement, de convertis de fraîche date.

Tout d'abord quelques notations : comment la radicalisation est, dans les pays et sociétés musulmans plus largement un fait, sinon de masse, du moins répandu et souvent intense. D'abord dans des couches de la population, on l'a vu, qui s'estiment victimes à la fois du despotisme, de « l'Occident » et privées du niveau d'existence auquel elles estiment devoir



Académie des sciences d'outre-mer

se situer. D'autre part, ce phénomène est installé dans la durée. Ces deux caractéristiques suffisent à différencier l'islamisme et ses différentes manifestations de ses prédécesseurs européens anarchistes, d'extrême gauche ou d'extrême droite.

Encore faut-il s'entendre sur ce que recouvrent le mot « islamisme » et l'une de ses bases coraniques, le jihad. L'auteur décrit, en peu de pages mais convaincantes, ce que fut et ce qu'est encore « l'intelligentsia jihadiste », celle qui est née dans la seconde moitié du XX^e siècle et, à l'origine, fut en partie inspirée par l'extrême gauche française. Cette intelligentsia a connu ses théoriciens, souvent emprisonnés ou exécutés, sauf lorsqu'elle s'est ancrée, comme en Iran, fût-elle hétéroclite, dans un cadre politico-religieux qui la légitimait. L'on y retrouve un certain nombre de constantes : l'utopie de l'Umma mondial, bizarrement une défiance marquée à l'égard du « peuple » et de ses aspirations « démocratiques », ledit peuple ne devant avoir pas d'autre choix que d'obéir à la parole divine, le rejet sans nuance de « l'Occident », de sa prétention à imposer ses règles, de son ancienne domination et de ses dépravations morales, parmi lesquelles les principes de la démocratie ne sont pas les moindres.

Plus que des commentaires qui pourraient rapidement frôler le plagiat, on ne saurait trop inviter le lecteur à parcourir le chapitre « L'intelligentsia jihadiste et sa mondialisation », de peu de pages mais denses et remarquablement démonstratrices.

Puis viennent des analyses des moyens utilisés par les radicaux ou radicalisés musulmans : la Toile, des moyens de financement (par exemple sous couvert d'humanitaire), l'usage bien ciblé des « lieux » où peuvent s'exercer les incitations à la radicalisation, la culture du « sacrifice » (notation en passant : le terme « kamikaze » qui fait référence à une culture tout autre et y désigne un nombre de victimes bien plus faible, est aujourd'hui appliqué à plusieurs milliers de « suicidés » pour la cause).

En moins de cent pages de petit format, l'auteur offre donc à son lecteur, sous forme évidemment très synthétique mais non simpliste, un panorama historique de la « radicalisation » et un panorama très actuel de son incarnation islamiste.

L'autre moitié de l'ouvrage, peut-être et bizarrement en apprendra-t-elle plus au lecteur, est consacrée au « modèle européen de radicalisation ». Nous en avons cité un exemple plus haut avec la description quasi-humoristique du « Blanc », de « l'Arabe » et du « Petit Blanc ». Il y est notamment traité de la radicalisation en prison (sujet que l'auteur a bien des titres à exposer), du mélange des démarches individuelles, au demeurant peu nombreuses à aboutir à l'action radicale, et des moyens et personnes mis en œuvre pour amorcer le désir de radicalisation.

Il existe depuis quelques années une abondante littérature sur les menaces de l'activisme et de l'idéologie islamistes, les craintes qu'ils inspirent et qui nourrissent souvent trop schématiquement les discours politiques. L'on ne saurait trop conseiller au lecteur, s'il doit faire des choix, de retenir et de lire attentivement (guère plus d'une centaine de minutes mais bien remplies) l'ouvrage sous revue, il y apprendra sous une forme remarquablement



Académie des sciences d'outre-mer

synthétique l'essentiel de ce qu'il faut savoir. Il y trouvera également un guide des questions et des ouvrages qu'il pourrait approfondir.

Jean Nemo